

Les lieux de mémoire : France-Allemagne

French-German Remembrance Places

Gerd Krumeich



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4403>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4403

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 233-246

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gerd Krumeich, « Les lieux de mémoire : France-Allemagne », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 25 mai 2012, consulté le 19 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4403> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.4403

Ce document a été généré automatiquement le 19 septembre 2019.

Tous droits réservés

Les lieux de mémoire : France-Allemagne

French-German Remembrance Places

Gerd Krumeich

NOTE DE L'ÉDITEUR

Entretien transcrit et mis en forme par Séverine Guida, ÉRASE, Université de Metz, Alexandre Marius Déas de Stério, CREM, Université de Metz Béatrice Fleury-Vilatte et Jacques Walter

Alexandre Marius Déas de Sterio. — Gerd Krumeich, vous êtes membre du comité directeur du Centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne ; l'Historial est le premier grand musée relatif à ce conflit et le premier qui se soit associé à un centre de recherche, dirigé par des historiens parmi les plus renommés au monde. Vous êtes co-éditeur – avec Gerhard Hirschfeld, directeur de la Bibliothèque pour l'histoire contemporaine et professeur à l'Institut historique de l'université de Stuttgart et Irina Renz, directrice des collections d'archives à cette même Bibliothèque – de l'*Encyclopédie de la Première Guerre mondiale* ; cet ouvrage, paru en 2003, est le premier de ce genre et regroupe des contributions de scientifiques et d'experts de quinze pays. Bref, vous êtes un spécialiste des « lieux de mémoire », en particulier ceux de la Première Guerre mondiale. En France, l'expression s'est imposée dans le champ scientifique et au-delà, et elle renvoie immédiatement aux conceptualisations et aux cas traités magistralement par Pierre Nora (1997) et ses collaborateurs. La situation est différente dans d'autres pays. Ainsi pourriez-vous préciser la distinction entre ce qui, en Allemagne ou dans la langue allemande, est appelé *Gedenkstätte* (lieu du souvenir) ou *Gedächtnisstätte* (lieu de commémoration).

Gerd Krumeich. — Historique, la signification de *Gedenkstätte* est très précise. Elle désigne un lieu où l'on commémore des événements du passé, le plus souvent en lien avec un carnage guerrier. En revanche, *Gedächtnisstätte* est un néologisme pour traduire l'expression française « lieu de mémoire ». D'ailleurs, chez les littéraires et les érudits, le mot *Erinnerungsort* (lieu du souvenir) est beaucoup plus courant que ce terme ; il signifie un lieu où l'on commémore toutes sortes d'événements.

Il faut bien comprendre que des lieux de mémoire ont un intérêt historique, et que d'autres sont surtout – ou plutôt – les lieux d'une mémoire commune ne faisant pas l'objet d'une attention particulière aux modes de construction mémorielle. D'autres encore, vivaces à un certain moment, n'existent plus, quand bien même peuvent-ils resurgir un jour en raison d'une variation de la conjoncture. De ce point de vue, les travaux d'Étienne François et d'Hagen Schulze (2001-2003) sont stimulants. En s'inspirant du modèle élaboré par Pierre Nora, ils ont étudié des lieux de mémoire allemands, dont celui concernant Langemarck, un événement dont personne ne se souvient aujourd'hui. Lorsqu'en novembre 1914, de soi-disant régiments d'étudiants s'élançèrent contre les Anglais et furent fauchés par les rafales de mitrailleuses, l'histoire raconte qu'ils seraient morts, le chant national aux lèvres. Élaboré pendant la Première Guerre mondiale, ce grand mythe populaire s'est perpétué durant les années 20. Amplifié et réactualisé par les nazis, il a disparu après 1945. S'il y a eu des tentatives pour le faire revivre dans les années 50, on n'en entend plus parler. À mon sens, parce qu'il s'agit d'un échec historique, on n'en entendra plus parler, la conjoncture politique ne s'y prêtant pas.

Alexandre Marius Déès de Sterio. — Comment expliquez-vous que Verdun reste un lieu de mémoire toujours vivace, presque un siècle après les événements qui s'y sont passés ?

Gerd Krumeich. — Le mythe de Verdun ne s'éteint pas parce qu'il associe un savoir historique à une intention politique. Plus que la Somme, il représente un symbole fort et rappelle une guerre ancrée dans un paysage : en visitant Verdun et ses environs, on est en permanence sur les traces de la Grande Guerre. C'est aussi une bataille entre les seuls Français et Allemands, une bataille de survie pour les Français... D'ailleurs, à la longue, elle l'est aussi pour les Allemands. Son récit comporte de nombreux éléments mythiques, dont celui du voisinage difficile entre deux peuples. Mais le souvenir de Verdun se serait estompé – comme beaucoup d'autres faits plus importants de la Première Guerre mondiale – s'il ne rejoignait pas une volonté politique consistant à montrer la complexité des relations franco-allemandes. Ainsi ce carnage est-il une sorte de contrepoint aux bonnes relations qu'entretiennent, aujourd'hui, les deux peuples. Personne n'oubliera la photographie du geste emblématique de François Mitterrand et Helmut Kohl se tenant la main. Je ne sais pas si ce qui a uni ces deux chefs d'État était prémédité ou si leur geste recoupait une sensibilité historique mais, parfaitement « vraie », la photographie participe aujourd'hui du mythe de Verdun.

Alexandre Marius Déès de Sterio. — Le geste du Chancelier Willy Brandt s'agenouillant à Varsovie est-il du même ordre ?

Gerd Krumeich. — Il est du même ordre, mais il agit à un autre niveau. À l'époque, s'il a été controversé, c'est parce qu'il était inopiné, qu'il était « du jamais vu ». Par ailleurs, Willy Brandt ne se revendiquant pas comme un chrétien, le voir s'agenouiller fut ressenti comme une contradiction *in adjecto* à ce moment-là, un aspect d'autant plus important pour la mémoire allemande.

Alexandre Marius Déès de Sterio. — Les lieux et les gestes n'ont donc pas la même portée. Ainsi comment expliquez-vous que certains d'entre eux aient, en quelque sorte, plus de « succès » que d'autres ?

Gerd Krumeich. — À bon droit, on commémore ce qui s'est passé dans des camps de concentration ou d'extermination. Le pèlerinage des visiteurs – j'utilise sciemment ce mot – est devenu beaucoup plus important quantitativement à Auschwitz que dans d'autres lieux. Par exemple, à Verdun, il y a de moins en moins de visiteurs allemands, ce qui inquiète les responsables du site. En ce qui concerne Péronne, évidemment il y a le beau musée de l'Historial, mais il faut constater que les

Allemands n'y viennent guère. En Allemagne, il n'y a pas de mémoire de la Somme alors que, pour les soldats ou l'opinion publique des années 20, cette bataille et les carnages qui s'y sont produits étaient aussi importants que Verdun. Depuis, la mémoire les concernant s'est complètement estompée. Déjà dans les années 30, elle a disparu du souvenir allemand : un phénomène en lien avec la politique culturelle des nazis qui, pour calmer les Français, ont privilégié le souvenir de Verdun. Et Hitler de dire que, lui aussi, soldat de la Grande Guerre, était un fervent pacifiste, opposé à la reconduction d'une telle guerre. Du reste, dans la Somme, il n'y a pas eu de commémorations communes entre soldats français et allemands comme il y en eut en 1936 à Verdun, la raison en étant que « *the Somme is british* » !

C'est surtout l'effort de guerre des Britanniques qui est resté dans la mémoire européenne. Même pour les Français... Pour ces derniers, la bataille de la Somme n'est qu'un épiphénomène par rapport à Verdun. Quand on cite les grandes histoires de la France au XXe siècle, on trouve, comme chez Jean-Baptiste Duroselle (1994), dix pages sur Verdun et une page, ou un peu plus, sur la Somme. Pourquoi ? À Verdun, la France était engagée dans une confrontation particulièrement grave avec les Allemands, alors que, dans la Somme, c'était plus complexe. L'Empire Britannique était impliqué : des Anglais, des Australiens, des Canadiens étaient sur le terrain. Or, la présence de trop d'éléments étrangers n'est pas bonne pour la mémoire collective.

La transmission de la mémoire

Alexandre Marius Déas de Sterio. — Précisément, aujourd'hui, on s'interroge beaucoup sur les modes de transmission de la mémoire et sur les moyens de communiquer les acquis de l'Histoire.

Gerd Krumeich. — Certes, mais la mémoire en tant que telle ne se transmet pas vraiment. Il y a toujours une mémoire qui est liée à une sensibilité et celle-ci s'éveille ou s'estompe. Il faut donc plutôt se demander quels sont les éléments historiques qui peuvent réveiller un intérêt. Voici un exemple que j'ai vécu il y a peu. J'assure un cours magistral sur l'histoire du national-socialisme devant presque deux cents étudiants, dont trente à quarante appartenant au troisième âge. Habituellement, il y a toujours des moments conflictuels entre des étudiants de générations différentes, les hommes qui ont autour de 70 ans aimant beaucoup raconter leur vie sans que la situation s'y prête. Or, dans ce cours, j'ai fait l'expérience unique de constater que les étudiants de 20 ans et ceux de 70 ans et plus étaient très proches. Tous étaient hantés par la même expérience et les mêmes questions. Les plus anciens, ceux qui sont nés au milieu ou au début des années 30, ne peuvent être jugés responsables vis-à-vis du national-socialisme, parce qu'ils étaient des enfants ou des adolescents qui ont vécu le choc de 1945 sans avoir jamais pu poser de questions aux parents ou grands-parents qui, évidemment, se sont tus. Maintenant, ils viennent écouter un professeur d'histoire qui se situe entre deux générations, qui a un certain savoir sur les faits, qui (se) pose les mêmes questions qu'eux et qui découvre avec étonnement que celles-ci ne changent pas d'une génération à l'autre : comment et pourquoi cela a-t-il été possible ? Et surtout qu'aurions-nous fait ? Après avoir vu le film de Leni Riefenstahl, *Le triomphe de la volonté* – ce fameux produit de la propagande nazie –, une jeune étudiante se leva et, abasourdie, déclara : « Je ne sais pas ce que j'aurais fait ». Cette déclaration fut une révélation pour les plus âgés aussi. Comprendre qu'il y a là un

questionnement qui déborde le paramètre des générations est important pour constituer une mémoire commune ou un intérêt commun qui se transformera en mémoire collective.

Cet intérêt est toujours une combinaison entre un savoir – des informations historiques – et les interrogations que chacun, au vu de ses expériences, se pose par rapport au passé. Il y a donc un lien – voire un nœud – entre générations, qui constitue la mémoire, même si celle-ci peut s'estomper. Aujourd'hui, se constitue une mémoire commune de la période nazie parce que ceux et celles qui défendaient les idées national-socialistes et niaient les faits historiques ne parlent plus. D'ailleurs, cette mémoire peut nourrir l'approche que les jeunes générations se font des conflits contemporains.

Alexandre Marius Déès de Sterio. – À votre avis, pourquoi les jeunes générations s'intéressent-elles toujours à la Première Guerre mondiale ?

Gerd Krumeich. – Le problème est de taille. Un rédacteur de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* m'a récemment posé cette même question. Tout le monde dit et répète à l'envi une phrase devenue mythique : « C'est la catastrophe séminale du XXe siècle ». Ironiquement, je pourrais rétorquer : « Oui, mais nous sommes au XXIe siècle et en quoi cette catastrophe séminale du XXe siècle nous concerne-t-elle ? ». Il y a une raison évidente à cet intérêt : d'un côté, cette guerre est lointaine ; de l'autre, elle est proche dans la mesure où il y a toujours des survivants. Même s'ils sont peu nombreux, en France, il en reste 361 et il y en aura certainement un peu moins quand notre entretien sera édité. En Allemagne, ils sont une centaine. Mais ce calcul n'est pas important en soi : il permet juste de faire comprendre que 90 ans n'est pas une distance infranchissable. Ceci dit, ce qui est beaucoup plus important, c'est que, en plus de quelques éléments d'observation du théâtre des opérations, tout ce qui, de nos jours, constitue la guerre, se voit déjà lors de la Première Guerre mondiale : les gaz, les mitrailleuses, les tanks, l'avion, la propagande !

La modernité et la propagande

Alexandre Marius Déès de Sterio. – Commençons par ce qui touche directement à la communication : quelles sont les éventuelles spécificités de cette propagande qui apparaît lors de la Première Guerre mondiale ?

Gerd Krumeich. – Cette propagande vise la mobilisation des masses en vue d'une guerre totale pour une période prolongée. Sous beaucoup de rapports, cela se passe comme si mille ans séparaient la guerre de 1870 – une guerre franco-allemande – et celle de 1914. Depuis 1914, il y a évidemment du chemin parcouru, mais on reste dans le même monde, celui des journaux à grand tirage, des petits libelles distribués partout, des tracts lancés par avions. Même s'il n'y avait ni l'ordinateur, ni la bombe atomique, les structures et les méthodes employées étaient fondamentalement les mêmes qu'aujourd'hui. Récemment, j'ai beaucoup pensé à Lucien Goldmann en réfléchissant à la Première Guerre mondiale, au structuralisme génétique et aux structures qui vivent et refont surface, parce qu'il y a des éléments importants qui sont toujours soutenus par notre réalité. Le fait est là pour la Première Guerre mondiale et c'est ce qui crée son actualité.

Il y a aussi un aspect que l'on n'a peut-être pas suffisamment pris en considération : la communication. Quand on parle de la Première Guerre mondiale, on parle beaucoup des lettres de soldats ; de nos jours, ce sont les photographies prises par des soldats qui sont publiées dans les journaux. Il faut se rendre compte de ce que cela

signifie en termes de modernité ! En 1914, c'est la première fois que des civils – des citoyens – participent en masse à la guerre. Si la citoyenneté et la guerre forment un enchevêtrement depuis la Révolution française, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture se fait entre 1870 et 1920. En 1914, le soldat lit, écrit, photographie ; il est acteur en même temps qu'il fait voir. Ceci était inédit dans l'histoire mondiale. Auparavant, il y avait toujours eu un acteur qui lisait, un autre qui écrivait, un troisième qui faisait un croquis. Que des millions d'individus puissent accomplir les trois gestes, voilà qui est neuf – moderne – et en cela je ne vois pas de différence avec le monde contemporain. En conséquence, il s'agit d'un va-et-vient plus actualisé de l'information, plus critique aussi, et exigeant de plus en plus de propagande au sens *propaganda fide*, la propagande de la foi qui consiste à soutenir celle de la grande masse, à soutenir le moral pour la guerre. Là non plus, je ne vois pas de différence entre cette époque et la période contemporaine.

Alexandre Marius Déès de Sterio. – D'un côté, l'information vient du soldat-citoyen qui sait lire et écrire, de l'autre, la propagande use de stratégies pour convaincre les masses – une situation ne pouvant qu'engendrer des antagonismes. Comment les personnes concernées les ont-elles vécus, pendant, mais aussi après la guerre ? En rentrant du front, les survivants pouvaient montrer à leurs proches les documents qu'ils possédaient. Sait-on ce qu'ils ont alors raconté ?

Gerd Krumeich. – Il fallait s'adresser aux soldats de la Première Guerre mondiale comme s'il s'agissait d'un « électorat » et soutenir leur moral. Outre les ordres et les commandements des supérieurs, la conviction est un élément nouveau qu'avait intégré la hiérarchie militaire. Le miracle de la Grande Guerre est que le processus et la méthode ont réussi : les gens ont été convaincus quatre années durant, ou presque. La question concernant l'après est l'esquisse de tout un programme de recherche.

Par les lettres de soldats, nous savons que très souvent ces derniers ne voulaient plus revenir, parce que le monde du front était très différent de celui de l'arrière. Pour beaucoup, ce contraste était insoutenable. Revenir des carnages de la Somme et de Verdun et devoir répondre à la question du grand-père : « Comment était-ce sur les champs de bataille ? » était inenvisageable. La mère ou la grand-mère auraient pu dire : « On ne parle pas de ça en prenant le café ». Alors le soldat s'est tu. Ce divorce entre le monde des combattants et celui des civils est typique du Premier Conflit mondial. Voilà pourquoi est née, notamment en Allemagne, l'imagologie du « coup de poignard » de l'arrière qui refuse tout échange avec le soldat qui – lui – ne peut pas vivre le mythe du soldat-vainqueur, revenant chez lui en 1918. La démobilisation sera plus forte encore dans les nations vaincues : un phénomène particulièrement important pour le développement politique des années 20 et 30. Il favorisera un morcellement et un clivage entre le monde civil et le monde militaire qui donnera naissance, par exemple en Allemagne, à des organisations comme les *Freikorps* (corps francs), des organisations para-militaires qui regroupaient ces anciens soldats attendant l'occasion de pouvoir sortir comme des guêpes de leur nid.

La modernité de la guerre matrice du XX^e siècle

Alexandre Marius Déès de Sterio. – La Première Guerre mondiale est la matrice des conflits suivants, notamment parce qu'elle est celle où se déploient des moyens de la propagande, mais la focalisation sur cet aspect, y compris dans les milieux journalistiques et « savants »

(cf. le lieu commun de la « guerre de l'information ») ne tend-elle pas à faire oublier le poids des équipements très « matériels » ?

Gerd Krumeich. — En effet, cela vaut la peine de réfléchir au fait qu'en quatre-vingt dix ans, il y ait eu – et je le dis volontiers sur un mode provocateur – si peu de changements techniques. Nous vivons dans un monde bouleversé par des changements quotidiens liés à l'informatique et il est sûr que vous ne reconnaîtrez plus votre monde deux ans après. Cet aspect subsiste dans la mécanique. Les tanks ne ressemblent plus à ceux du début du XXe siècle. Mais le principe est le même : la forteresse mobile ! De même en ce qui concerne la mitrailleuse. Pour les avions, ce n'est pas la même chose, mais le principe a été découvert dès 1915 : le bombardement aérien. Relativement à la Première Guerre mondiale, Ernst Jünger, en commentant un livre (*Das Antlitz des Weltkrieges / Le visage de la guerre mondiale*) qu'il éditait en 1930 sur la guerre et la photographie, a eu cette phrase terrible : « La dernière guerre [la Première Guerre mondiale] est restée dans la campagne. L'autre guerre, celle qui viendra, s'occupera des villes ». C'est vrai ; la Première Guerre mondiale n'a pas encore connu la destruction en masse des habitations. Des villages sont érasés, des petites villes fauchées. Il y a bien sûr Verdun... Mais ce n'est pas la volonté de destruction de villes comme Hambourg, Dresde, Londres lors de la Seconde Guerre mondiale. À Paris, durant la Grande Guerre, il y eut quelques éclats de bombes, tirées par le *Parisgeschütz* depuis St-Quentin, à cent kilomètres de distance. Les gens furent effrayés et allaient, en 1918, regarder les éclats dans le XVIIIe arrondissement. Mais c'était tout... En tout cas, on ne peut préjuger de la guerre qui vient à partir des expériences de la guerre passée et de ses matérialités. Ceci est une erreur très répandue. Clausewitz avait déjà dit la même chose. Quand Ernst Jünger a déclaré, avec sa manière sarcastique, que « la guerre prochaine s'occupera des villes », il pensait – comme tout le monde à l'époque – à l'emploi des gaz. Quand vous regardez les écrits, les peintures et les croquis des années 20 et 30 qui préjugent de la tournure que prendra la guerre suivante, vous constatez toujours la grande hantise des gaz que l'on venait d'éprouver. Ceux-ci constituaient le choc de la Première Guerre mondiale. On savait ce qu'on pouvait faire mais, en fin de compte, on n'a pas osé le faire. Véritable phobie, en France, et en Allemagne encore, chacun était en alerte contre les gaz : « *Gasschutz tut not* » (Nécessité de se protéger des gaz). On imaginait des villes où les hommes auraient été éliminés, mais nullement des villes détruites et écrasées avec des hommes vivant en souris sous terre, mais vivant quand même. La destruction des grandes villes était une découverte à venir en 1940-1941.

Alexandre Marius Déès de Sterio. — S'il y a eu des destructions massives pendant la Seconde Guerre Mondiale, il me faut cependant relever qu'en 1916, la ville de Louvain en Belgique a été quand même détruite.

Gerd Krumeich. — Oui, mais ce n'était pas une destruction de guerre, c'était un massacre ! Ce n'est pas la guerre qui a détruit Louvain, c'est l'armée allemande ivre, folle, en quête d'otages, en quête de responsables. Les historiens le savent très bien de nos jours, notamment grâce au travail gigantesque de John Horne et Alan Kramer (2001).

Alexandre Marius Déès de Sterio. — Il n'empêche que c'est cette destruction qui a créé l'image de l'Allemand sanguinaire, n'hésitant pas à détruire gratuitement, y compris la culture. On a brûlé la bibliothèque...

Gerd Krumeich. — Oui ! Ici finit la culture allemande... Ce massacre d'une partie de la population belge est l'un des chapitres les plus inexplicables et les plus honteux de la Grande Guerre. Désormais, nous avons des chiffres précis. Nous savons que 6500 civils (hommes, femmes, enfants) ont été massacrés par la peur et la conviction qu'avaient les soldats allemands d'être exposés à des francs-tireurs, ce qui était faux. C'est une histoire lamentable, typique de ce conflit, et qui trouve des amplifications horribles pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque des soldats s'exerçaient à la destruction de la population civile en masse en les nommant des *Freischärler*, des corps francs, des partisans. Le mécanisme était le même. La quantité était plus grande et partant, la qualité était autre aussi. Entre les 6500 civils belges tués durant ces atroces journées d'août-septembre 1916 et ce qui s'est passé en Russie et en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale, pour ma part, je ne ferai pas la comparaison.

Alexandre Marius Déès de Sterio. — Un autre lieu commun est de marteler qu'il y a des leçons à tirer des deux conflits mondiaux ?

Gerd Krumeich. — L'historien se réjouit du fait qu'il y a un public qui l'écoute. Ceci est vrai pour la Première Guerre mondiale. Nous en avons évoqué les motifs. Durant ce conflit, malgré toutes les horreurs, subsistait une rationalité anti-totalitaire. Foch et Hindenburg de déclarer en 1917 : « On ne fait pas la guerre avec les hommes ayant dépassé les 50 ans ». On ne fait pas la guerre *in extremis*, ni à tout prix, en dépit de tous les indices de totalitarisme que l'on peut déjà déceler. On ne fait pas encore la guerre totale. Curieusement, c'est la République française avec Clémenceau qui la proclame : « Je fais la guerre, rien que la guerre, la guerre ». Il avait des raisons pour chasser l'ennemi du sol français : tout le monde le comprenait. Clémenceau avait l'idée de guerre totale pour chasser l'ennemi, mais cette attitude est un phénomène passablement rare. Tous les hommes politiques n'étaient pas comme lui. « Revenir aux affaires » était une idée très répandue parmi eux pendant la Première Guerre mondiale... La suivante pose un problème : la destruction en masse par l'idéologie. C'est une guerre intrinsèquement idéologique et déshumanisante, avec des phobies qu'on explique mal et des volontés de domination de Hitler qui s'expliquent tout aussi mal. Elle ouvre un âge totalitaire, avec des millions de morts, surtout au niveau civil. Il n'y a pas de parallèle entre les deux conflits. La première nous fait peut-être comprendre la vérité de Clausewitz : « Ne te fie pas à tes connaissances sur la guerre, dit-il, la guerre est un caméléon. Elle prend la couleur selon les circonstances que tu ne devineras pas auparavant. N'essaye jamais d'apprendre par la guerre passée ce que sera la guerre future ! ». C'est pourquoi, toute érudition concernant la guerre, toute sensibilité, ne doit pas nous faire oublier que chaque guerre peut très bien en cacher une autre.

La transmission actuelle de la mémoire des guerres

Alexandre Marius Déès de Sterio. — Est-ce que des associations, comme le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge*¹ en Allemagne, peuvent transmettre la mémoire des guerres ?

Gerd Krumeich. — Les membres de cette association ne le font pas : ils s'occupent vaillamment des tombes des soldats morts au combat... Néanmoins, ils sont en

contact avec des jeunes. Sous cet angle, le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* fait une œuvre tout à fait honorable et travaille sur les champs de bataille de la Somme et à Verdun. On peut y voir les jeunes fleurir les tombes et les tenir propres, mais ceci n'est plus accompagné d'aucune propagande, comme c'était le cas dans les années 20 et 30, où le *Volksbund* était une des organisations d'anciens soldats revanchards. On peut concevoir ce type d'action comme une contribution vers la paix entre les peuples, même si cette contribution est quelque peu bureaucratisée. L'engagement exige de la bonne foi individuelle, mais l'action n'apparaît guère aux yeux du grand public. En tout cas, plus actuellement.

Alexandre Marius Déés de Sterio. — J'ai participé à une étude – menée par le Centre de recherche sur les médiations de l'université de Metz² – sur le lieu de mémoire de Spicheren, lié à la bataille de 1870 et aux conflits ultérieurs. Dans un cimetière de cette petite commune française, les Français ont continué à fleurir les tombes allemandes. Parce que c'est à la frontière. Et la Seconde Guerre mondiale n'y a rien changé. Cette manifestation fait partie d'une sorte de culte franco-allemand. Du côté français, la mémoire est plutôt institutionnalisée : le maire et la population locale sont actifs ; tandis que du côté allemand, c'est plutôt l'antenne de Sarrebruck du *Volksbund Deutsche für Kriegsgräberfürsorge* qui s'en occupe. Quoi qu'il en soit, ce lieu est vraiment devenu un lieu de rencontre franco-allemand sous-tendu par l'exaltation de la construction européenne.

Gerd Krumeich. — Pour ma part, je trouve que ce cas n'entre pas dans le champ de l'actualité nationale. En effet, Spicheren, Woerth ou les autres lieux de bataille de 1870 sont peut-être importants pour la population régionale, mais ils ne sont plus enracinés dans le souvenir individuel et dans la mémoire collective. Je ne pense pas qu'un seul de mes étudiants allemands connaisse le nom de Spicheren. La guerre de 1870 est complètement et purement historique. Elle revêt néanmoins un grand intérêt. Par exemple, vient de paraître une documentation passionnante, éditée par Josef Becker sous la forme de trois volumes sur la politique de Bismarck menant à la guerre. Mais c'est une question qui ne touche que les spécialistes. Ce conflit ne suscite plus beaucoup d'intérêt, parce qu'il s'agit d'une affaire nationale franco-prussienne, devenue *in fine* un conflit franco-allemand. Les questions de l'établissement des nationalités ou de la genèse des nations allemandes à partir de la guerre de 1870 ne passionnent plus personne dans le grand public. Pour les historiens, cela peut être très différent. Une attention pour cette guerre pourra éventuellement ressusciter, comme on a récemment réévalué la guerre de libération allemande contre Napoléon. Il peut y avoir des focalisations novatrices dans les recherches qui s'orientent maintenant davantage dans le sens d'une étude des mentalités de guerre en analysant ce qui peut subsister de la guerre de 1870. Mais, en elle-même, cette guerre n'a plus aucun intérêt historico-politique.

Un lieu de mémoire insolite ou l'histoire culturelle de Jeanne d'Arc

Alexandre Marius Déés de Sterio. — Vous êtes fortement impliqué dans les relations franco-allemandes et vous êtes aussi le spécialiste allemand, reconnu en France, de Jeanne d'Arc ; vous êtes d'ailleurs membre associé de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Pourquoi vous êtes-vous penché sur ce personnage qui, en France, fait l'objet d'une

abondante littérature scientifique et de commémorations marquées politiquement (par exemple, le Front national la célèbre tous les ans à Paris) ?

Gerd Krumeich. — Peut-être parce qu'il fallait aux Français un étranger pour aborder plus clairement et plus sereinement le traitement du phénomène Jeanne d'Arc et pour découvrir les raisons des clivages entre deux France : Jeanne de droite, Jeanne de gauche, Jeanne républicaine, Jeanne monarchique ! Un point effectivement débattu. J'ai étudié et analysé l'histoire de son culte, ainsi que celle de sa présence en France et ailleurs. Un thème qui était inabordable, me semble-t-il, pour les Français. J'oserai dire que mon livre (Krumeich, 1989), vieux de quinze ans maintenant et qui est épuisé en France, n'a pas encore trouvé de véritable successeur. Dans votre pays, il n'est pas facile de parler sans aigreur ni trop d'admiration de Jeanne d'Arc. Vous êtes ou de droite ou de gauche, vous êtes très souvent ironiques à son égard, vous vénérez trop ou pas assez... Mais vous parvenez rarement à avoir un intérêt purement historique pour une personnalité que j'aurais bien voulu rencontrer. Quand vous lisez les minutes des procès de Jeanne d'Arc, vous constatez que c'est une personnalité si vivante qu'elle ne sera jamais altérée par aucun film. Curieusement, ces dernières années, on n'a fait que de très mauvais films sur elle (par exemple, je pense à ceux de Jacques Rivette et Luc Besson). Pourquoi ne trouve-t-on pas un moyen d'en parler sans exagération ou minimalisation ? D'abord, il faut certainement avoir une connaissance historique précise et ensuite beaucoup d'argent. On ne peut faire une *mimicry* de bataille. Il faut mettre en scène des combats auxquels participent 6 000 personnes. Ce qu'a très bien fait le dernier film de Luc Besson. Jacques Rivette avait une bonne idée. La première partie est parfaite. Mais la réalisation n'avait pas assez d'argent pour mettre en scène la libération d'Orléans et l'assaut de Paris. Et quand vous avez juste des murailles de Paris en carton – ce qui se voit – et 300 figurants pour jouer la troupe, vous sombrez rapidement dans le ridicule.

Alexandre Marius Dées de Sterio. — À vous écouter, il faudrait Hollywood avec le génie français.

Gerd Krumeich. — Absolument ! Il y a des éléments à prendre dans le vieux film présentant des côtés « Hollywood » avec Ingrid Bergman (Roberto Rossellini, *Giovanna d'Arco al rogo*, 1954), bien qu'il comporte des exagérations à certains niveaux. J'imagine un film qui pourrait rendre le côté mystérieux, le côté pré-réaliste, le côté guerrier, le côté sympathique... Il faudrait faire un effort. Je pense que c'est possible pour un tel personnage qui fascine des milliers de Français, d'Allemands, de Japonais, d'Américains.

Alexandre Marius Dées de Sterio. — Certes, mais c'est en France qu'il y a ce culte...

Gerd Krumeich. — Vous jugez la validité d'un culte quand vous regardez son influence parmi les gens qui n'ont pas une telle tradition. Donc posez-vous la question : pourquoi les Japonais s'intéressent-ils à Jeanne d'Arc ? Ceci vous mène beaucoup plus loin que de poser la question : pourquoi les Français s'intéressent-ils à cette héroïne ? En fait, Jeanne d'Arc est l'une des très grandes figures de l'histoire de l'humanité. Elle réalise quelques rêves répondant à des problèmes : par exemple, celui de la femme qui parle aux hommes. Mais aussi le problème de la volonté individuelle qui s'impose par rapport aux structures – un élément déterminant pour son ascendant. Le phénomène de la femme du menu peuple – plus ou moins menu d'ailleurs – qui accède par son élan, sa conviction et sa façon de faire aux plus hauts échelons de la politique et de la société avant d'être, par trahison, déçue puis brûlée

et transformée en martyr. Que voulez-vous de plus pour qu'émerge l'idée d'un très grand miracle, d'un très grand symbole et d'un très grand mythe ? Pour la première fois, vous disposez dans l'histoire de l'humanité, de la documentation d'un procès d'une femme qui, bien qu'entièrement relaté et écrit par ses ennemis, s'avère une source inépuisable et révèle la vive voix avec laquelle l'accusée parle. Vous trouvez des éléments comparables dans les procès des Templiers. Cependant, vous n'avez pas de pièces documentaires établies pendant les interrogatoires, des semaines durant, où d'ailleurs déjà la main des scribes interfère avec la politique. De nos jours, vous pouvez y déceler la bonne et la mauvaise foi, mais vous y retrouverez toujours la voix, la vive voix de Jeanne. Vous seriez en peine de me citer un autre exemple avant que soit apparu l'enregistrement magnétique ! L'information sur ce procès si documenté est unique et elle constitue une cause et un élément fondamental du mythe. La mémoire est relayée aussi par quelques pièces fameuses, régulièrement jouées, comme celle de Schiller (*Die Jungfrau von Orleans*), ou celles de Brecht. Vous savez que ce dernier, dans ses trois mises en scène différentes (*Die Gesichter der Simone Marchand*, *Der Prozess der Jeanne d'Arc in Rouen*, *Die Heilige Johanna der Schlachthöfe*), s'appuie en permanence sur les originaux des procès qu'il a consultés à Paris. Avec sa « Jeanne », Jacques Rivette a agi de même. Ce faisant, vous êtes très proche de ce personnage, vous avez sa voix et ses gestes, consignés de minute en minute, mais vous n'avez pas le visage que d'ailleurs personne ne connaît. Il y a donc toujours un côté ouvrant et un côté voilant.

BIBLIOGRAPHIE

- Becker J., 2003, Bismarcks spanische « Diversion » 1870 und der preußisch-deutsche Reichsgründungskrieg, 3 vol. , Schöningh Verlag, Paderborn.
- Duroselle J.-B., 1994, La Grande Guerre des Français : 1914-1918, Paris, Perrin.
- François É., Schulze H., 2001-2003, Deutsche Erinnerungsorte, München, Beck-Verlag.
- Hirschfeld G., Krumeich G., Renz I., dirs, 2003, Enzyklopädie Erster Weltkrieg, Paderborn, Schöningh Verlag.
- Horne J., Kramer A., 2001, German Atrocities 1914. A History of Denial, London/New Haven, Yale University Press.
- Krumeich G., 1989, Jeanne d'Arc à travers l'histoire, trad. de l'allemand par J. Mély, M.-H. Pateau, L. Rosenfeld, Paris, A. Michel, 1993.
- Jünger E., Hrsg., 1930, Das Antlitz des Weltkrieges. Fronterlebnisse deutscher Soldaten, Berlin, Neufeld & Henius.
- Meyer V., Walter J., 2002, « Les médiations mémorielles des batailles de Spicheren », Médiation et information. Revue internationale de communication, 15, pp. 67-79.
- 2004, à paraître, « Jeunesse et transmission mémorielle. Le cas des batailles sur les Hauteurs de Spicheren », Universitäten in europäischen Grenzräumen/Universités et frontières en Europe.

Nora P., dir., 1997, *Les lieux de mémoire*, 3 vol. , Paris, Gallimard.

NOTES

1. Si la rhétorique professionnelle dissocie l'implantation de la médiation aux pressions externes, on rencontre des exemples contraires, telle la sollicitation de la ministre de la Communication, Catherine Trautmann, aux télévisions publiques d'instituer la fonction (Amalou, *Le Monde*, 22/11/97).
2. Sur les enjeux des commémorations à Spicheren, voir Meyer, Walter (2002, 2004).

RÉSUMÉS

Membre du comité directeur du Centre de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, co-éditeur de l'*Encyclopédie de la Première Guerre mondiale*, spécialiste des « lieux de mémoire » – plus particulièrement ceux de la Première Guerre mondiale – et de Jeanne d'Arc, Gerd Krumeich confie à Marius Déés de Sterio son point de vue sur les modes de transmission de la mémoire et les moyens de communiquer les acquis de l'Histoire. Il évoque la Première guerre mondiale, les innovations de celle-ci en termes d'équipements techniques (armes, outils d'informations) et stratégiques (communication, propagande), et la mémoire qui en résulte, à l'aune des relations franco-allemandes. Par ailleurs, membre associé de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, l'historien explique son intérêt pour Jeanne d'Arc et le culte dont elle fait l'objet. Aussi son regard sur une histoire dont Français et Allemands partagent certains épisodes permet-il d'approcher les spécificités et enjeux mémoriels en usage de chaque côté de la frontière.

Gerd Krumeich, member of the steering committee of the historical Research Centre of the « Historial » of World War I in Péronne, co-editor of the *Encyclopaedia of the First World War*, is a specialist of the remembrance locations, especially of those of World War I and of Joan of Arc. He discusses with Alexandre Marius Déés de Sterio his point of view concerning the different ways of transmitting memory and the means of communicating historical facts. He told us about the World War I, the technical innovations induced by it (weapons, information technology) and the strategies (communication, propaganda). He measures their impact on the memory, especially in the germano-french relationship. Also associate member of the Academy of Sciences, Literature and Arts of Rouen, the historian explains his interest in Joan of Arc and in her cult. His point of view on historical aspects partly dealt by the French and the Germans shows us clearly the specificities and stakes of memory and remembrance on both sides of the border.

INDEX

Keywords : communication of History, Joan of Arc, remembrance locations, transmission of memory, World War I

Mots-clés : communication de l'histoire, Jeanne d'Arc, lieux de mémoire, Première Guerre mondiale, propagande, transmission mémorielle

AUTEUR

GERD KRUMEICH

Historisches Seminar, Heinrich Heine Universität, Düsseldorf, Allemagne, krumeich@phil-fak.uni-duesseldorf.de